

La carrière (face au stade Gabriel Péri), à gauche aujourd'hui : l'avenue Joliot-Curie; sur le trou, l'immeuble HLM Curie et au delà, l'Hôtel de Ville.



La société des Bees Salés en 1927



Dans un petit carré délimité par l'Hôtel de ville, la rue du 8 Mai 1945, la rue de Courbevoie et l'avenue Joliot-Curie se niche l'allée Georges Politzer. Cette voie n'est guère fréquentée que par les habitants des HLM qui ont poussé là à partir de 1965, et par des usagers fûtés de la cité administrative. Elle a été créée pour la desserte des immeubles sur des terrains alors vagues et quelques vergers.

En fait, les enfants d'alors se souviennent d'un grand terrain de jeux, d'une butte, de ruines et de chemins perdus où l'aventure leur donnait rendez-vous. La rue du 8 Mai 1945 s'appelait alors la rue d'Asnières et était bordée de pavillons. La rue de Courbevoie filait jusqu'à la Défense. L'avenue Joliot-Curie s'appelait le chemin de la Côte des Amandiers. Et, entre ces deux dernières, on trouvait la rue de l'Egalité autrefois rue des Champs... Un seul vestige nous reste : le café Balzac, autrefois du Bec Salé (était-ce là que se réunissait une confrérie dont un lecteur nous a transmis le témoignage ?). Derrière a fonctionné pendant un temps une petite usine métallurgique ; nous en avons trouvé la trace dans l'indicateur Bijou de 1954 : la Cimac, 142-144 rue d'Asnières, constructions de citernes, transport, etc. Et puis, la carrière Bouzac : du sable travaillé là, un adhérent se rappelle qu'on en extrayait du chrome. Enfin, plus près de nous, on se souvient que le premier siège social de l'Office public HLM se trouvait au pied de la tour, allée Georges Politzer... Mais qui était Georges Politzer ?

Georges Politzer



L'œuvre de Georges Politzer :
- Critique des fondements de la psychologie : La psychologie et Fin d'une parade philosophique, le bergsonisme, Paris, 1929, (PUF, 1974)
- Principes élémentaires de philosophie, Paris, 1946
- Ecrits I, la philosophie et les mythes, Paris, 1969
- Ecrits II, les fondements de la psychologie, Messidor Ed. Sociales, Paris, 1969



L'ALLEE GEORGES POLITZER : un lieu, un homme

Georges Politzer, fusillé par les nazis au Mont-Valérien, il y aura cinquante ans au mois de mai prochain, était né le 3 mai 1903 à Nagyvarad, territoire à l'époque hongrois et aujourd'hui roumain. Son père, Jacques, était médecin, de ces médecins qui ne se contentent pas de soigner les corps mais aussi d'éveiller les consciences, et tout naturellement il se trouvera étroitement mêlé à la Commune Hongroise de 1919, après la chute de l'empire austro-hongrois. Georges, lui-même, alors âgé de 16 ans, participera aux ultimes combats de cette Commune éphémère et sera pendant quelque temps emprisonné. En 1912, à 18 ans, Georges Politzer vient à Paris où réside l'un de ses oncles. En six mois, il maîtrisera parfaitement le français, et même,

diront ses proches, l'idiome parisien et estudiantin. Cheveux roux, visage aux traits anguleux, esprit vif et volontiers mordant, il ne passe pas inaperçu. Il s'est inscrit à la Sorbonne où fait autorité le philosophe Henri Bergson, qu'un prix Nobel couronnera en 1927. Georges Politzer n'est pas de ses disciples. Au contraire. Quelques années plus tard, sous le pseudonyme de François Arouet, il écrira un livre très critique : « Le bergsonisme, une mystification philosophique ». Pour l'heure, étudiant facétieux, Georges Politzer fait de Bergson la cible de ses moqueries, et un jour, à la bibliothèque St-Geneviève, il réussira à troubler la pourtant réputée impassibilité du maître à penser, en mastiquant très fort à ses côtés un énorme sandwich. Reçu brillamment

au concours de l'agrégation, le voici à son tour professeur, et nommé à Evreux. C'est un pédagogue-né, et en toutes circonstances. Trois fois par semaine, il prend le train de 5 h 50 à la gare St-Lazare, et bientôt le wagon de tête devient un haut-lieu de débats passionnés. Il donnera également et bénévolement des cours à l'Université Ouvrière, rue Mathurin-Moreau, à Paris, et ses cours, conservés précieusement par l'un de ses élèves, Maurice Le Goas, seront édités, après-guerre, sous le titre de « Principes élémentaires de philosophie », et en bénéficieront toute une nouvelle génération d'étudiants du soir. Dont nous fûmes. 1933-1939 : c'est la montée du fascisme en Europe. Membre du Parti communiste français, Georges Politzer dénonce dans plusieurs publica-

tions le racisme et son prophète, Arthur Rosenberg. La guerre éclate. 1940 : les armées allemandes déferlent sur la France. Le colonel de Gaulle livre une bataille de chars en Picardie. Paris est menacé. Le 6 juin 1940, au nom du Parti communiste français, alors clandestin, Georges Politzer soumet au ministre Anatole de Monzie (qu'il a côtoyé quand ils travaillaient ensemble à l'« Encyclopédie Française ») un plan établi par Benoît Frachon pour « armer le peuple et faire de Paris une citadelle inexpugnable ». En vain. C'est la capitulation, la poignée de main de Pétain à Hitler à Montoire. L'idéologue nazi Rosenberg vient à Paris, parade à la Chambre des députés, le 28 novembre 1940. L'intelligentsia collaborationniste

fait la roue. En mars 1941 Georges Politzer rédige une brochure intitulée : « Révolution et contre-révolution au XX^e siècle ». Il dénonce l'unité de race », chère à Rosenberg, comme étant un « mythe ». Ce qu'il écrit à l'époque est d'une étonnante actualité. Ne déclare-t-il pas que « l'honneur d'être du même sang que M. Krupp fait oublier que l'on est exploité par lui ». C'est d'ailleurs des policiers français du même sang que Pétain qui l'arrêteront le 19 février 1942, le tortureront sans qu'il livre un seul nom, puis le remettront entre les mains des Allemands. Echaîné, mains derrière le dos, il sera isolé dans une cellule de la prison de la Santé, la cellule 65. Le journaliste et écrivain Pierre Daix le verra une dernière fois le 15 mai.

Douze jours plus tard, le 27 mai 1942, il sera fusillé au Mont-Valérien, en même temps que l'écrivain Jacques Decour et le physicien Jacques Salomon, gendre de Paul Langevin. Maïte Politzer, sa compagne, mourra au camp d'Auschwitz, en 1943. Les poètes Aragon et Eluard les réuniront dans un même hommage. ■

Jean MOREAU
Société d'Histoire
de Nanterre

Sur cette photographie aérienne prise en 1961, on peut apercevoir, derrière le bâtiment déjà construit le long de l'avenue Joliot-Curie, la rue de l'Egalité, dans laquelle vient se jeter la rue d'Asnières, aujourd'hui du 8 Mai 1945. L'ensemble forme avec la rue de Courbevoie, qui longe le cimetière, le carré où est née la cité et l'allée Politzer.

